

prosternaient devant la pyramide ; le prêtre, debout à côté, en silence, montrait de l'extrémité de sa baguette l'inscription. Les peuples se relevaient, se retiraient, et les portes du temple se refermaient pour huit jours. J'assurerais bien qu'il n'est mention dans les annales de cette île ni de disputes, ni de guerres de religion. Mais où verra-t-on jamais un ministère indifférent, un catéchisme aussi court, et un prêtre muet ? Tâchons donc de nous résigner à toutes les calamités d'un ministère intolérant, d'un catéchisme compliqué, et d'un prêtre qui parle.

viii.
Le fanatisme
remplit de
calamités la
Nouvelle-
Angleterre.

Ces malheurs fondirent sur les infortunés habitans de la Nouvelle-Angleterre, qui, moins fureux que leurs frères, osèrent dire que le magistrat n'avait pas le droit de contrainte en matière de religion. Ce fut un blasphème devant des théologiens qui avaient mieux aimé quitter leur patrie que de montrer quelque déférence pour l'épiscopat. Par cette pente du cœur humain, qui marche de l'indépendance à la domination, ils avaient changé de maxime en changeant de climat, et semblaient ne s'être arrogé la liberté de penser que pour l'interdire aux autres. Ce système d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher sur les opinions en frappant les dissidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou soupçonnés de tolérantisme furent exposés à de si cruelles vexations, qu'ils se virent obligés d'abandonner leur nouvel asile pour

en chercher un autre exposé à moins d'orages.

Cette maladie de religion étendit sa sévérité jusqu'aux objets les plus indifférens de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée sur les registres mêmes de la colonie.

« C'est une chose universellement reconnue,
« que l'usage de porter les cheveux longs, à la
« manière des personnes sans mœurs et des bar-
« bares indiens, n'a pu s'introduire en Angleterre
« qu'au mépris sacrilège de l'ordre exprès de Dieu,
« qui dit qu'il est honteux à un homme qui a
« quelque soin de son âme de porter des cheveux
« longs. Cette abomination excitant l'indignation
« de tous les gens pieux, nous, magistrats, zélés
« pour la pureté de la foi, déclarons expressé-
« ment et authentiquement que nous condamnons
« l'impie usage de laisser croître sa cheve-
« lure; usage que nous regardons comme une
« chose évidemment indécente et malhonnête qui
« défigure horriblement les hommes, offense les
« âmes sages et modestes autant qu'elle corrompt
« les bonnes mœurs. Justement indignés contre
« ce scandaleux usage, nous prions, exhortons,
« invitons instamment tous les anciens de notre
« continent de faire éclater leur zèle contre cette
« odieuse coutume, de la proscrire par toutes
« sortes de moyens, et surtout d'avoir soin que
« les membres de leurs églises n'en soient point
« souillés, afin que ceux qui, malgré ces sévères

« défenses et les voies *de correction qui seront
« pratiquées à ce sujet, ne se hâteront pas de s'in-
« terdire cet usage, aient Dieu et les hommes en
« même temps contre eux. »

Ce rigorisme, qui rend l'homme dur à lui-même, puis insociable, d'abord victime, ensuite tyran, se déchaîna contre les quakers. Ils furent emprisonnés, fouettés et bannis. La fière simplicité de ces nouveaux enthousiastes qui bénissaient le ciel et les hommes au milieu des tourmens et de l'ignominie inspira de la vénération pour leurs personnes, fit aimer leurs sentimens, et multiplia leurs prosélytes. Ce succès aigrit leurs persécuteurs et les porta aux extrémités les plus sanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux qui étaient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglais n'étaient allés en Amérique que pour exercer sur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Espagnols avaient exercées contre les Indiens ; soit que le changement de climat rendit les Européens plus féroces, soit que la fureur de religion ne puisse trouver de terme que dans l'extinction de ses apôtres ou de ses martyrs. La persécution fut enfin arrêtée par la métropole même, d'où elle avait été portée.

Un peuple mélancolique par caractère était devenu sombre et farouche. Le sang de son monarque coulait encore à ses yeux. Les uns pleuraient en secret ce grand assassinat ; les autres en auraient volontiers fait un jour de fête. La nation

était divisée en deux partis violens. Ici l'on préparait la vengeance ; là, on s'occupait à la prévenir par des délations toujours suivies d'exils, d'emprisonnemens et de supplices. La méfiance séparait les pères des enfans, les amis des amis. Le tyran ombrageux était entouré de courtisans ombrageux qui entretenaient ses alarmes, soit pour s'élever aux grandes places de l'état, soit pour en faire tomber leurs ennemis ou leurs rivaux. La hache était suspendue sur toutes les têtes. La fréquence des révoltes occasionnait la fréquence des exécutions ; et les exécutions fréquentes de personnages illustres et de citoyens obscurs perpétuaient la terreur populaire. Cromwel disparut enfin. L'enthousiasme, l'hypocrisie, le fanatisme, concentrés dans son sein comme dans leur foyer, les factions, les révoltes, les proscriptions, tous ces monstres descendirent avec lui dans la tombe. Un jour plus serein commença à luire sur l'Angleterre. Charles II, en recouvrant l'empire, introduisit parmi ses sujets l'esprit de société, le goût de la table, de la conversation, des spectacles, de tous les plaisirs qu'il avait trouvés en Europe quand il errait d'une cour à l'autre pour recouvrer une couronne que son père avait perdue sur l'échafaud. Il eut pour apôtres de ses principes une multitude de femmes galantes, de favoris débauchés, de beaux esprits libertins. En peu de temps il changea les mœurs générales ; et il ne fallait pas moins qu'une semblable révolution pour

assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce prince était un de ces voluptueux délicats que l'amour des plaisirs sensuels rend quelquefois humains et sensibles à la pitié. Touché des supplices des quakers, il en interrompit le cours en Amérique par une ordonnance de 1661; mais il ne put y étouffer entièrement l'esprit persécuteur.

La colonie avait mis à sa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'était si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme, enthousiaste, entêté, digne en tout de son père, ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laisser les autres, ressuscita les disputes également ridicules et surannées de la grâce et du libre arbitre. On se passionna pour ces obscures et frivoles questions. Peut-être auraient-elles allumé une guerre civile, si des nations sauvages réunies entre elles, tombant sur les plantations des Anglais, n'en eussent massacré un grand nombre. Grâce à leurs querelles théologiques, les colons sentirent d'abord faiblement une si rude perte. Mais enfin le danger universel devint si pressant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repoussé, la colonie rentra dans son caractère de dissension. Cet esprit de vertige éclata même en 1692 par des atrocités dont l'histoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre nommée Salem vivaient deux filles sujettes à des convulsions, qui étaient accompagnées de symptômes

extraordinaires. Leur père, pasteur de cette église, les crut ensorcelées. Soupçonnant une servante indienne qui était chez lui d'avoir jeté quelque sort sur sa famille, à force de mauvais traitemens il lui fit avouer qu'elle était sorcière. D'autres femmes, séduites par le plaisir d'intéresser le public, crurent que des convulsions qu'elles ne devaient qu'à la nature de leur sexe avaient la même origine. Trois citoyens qu'on nomme au hasard sont aussitôt mis en prison, accusés de sortilège, condamnés à être pendus, et leurs cadavres sont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie. Peu de jours après, seize personnes subissent le même sort avec un jurisconsulte qui, refusant de plaider contre elles, est dès-lors convaincu d'être leur complice. Ces horribles et lugubres scènes embrasent l'imagination de la multitude. La faiblesse de l'âge, les infirmités de la vieillesse, l'honneur du sexe, la dignité des places, la fortune, la vertu, rien ne met à couvert d'un odieux soupçon dans l'esprit d'un peuple obsédé par les fantômes de la superstition. On immole des enfans de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche sur tout leur corps, avec une impudente curiosité, des marques de sorcellerie; on prend des taches scorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatisme, la méchanceté, la vengeance, choisissent à leur gré leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures;

et les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les magistrats se refusent à continuer ces horribles exécutions, ils sont accusés des forfaits imaginaires qu'ils cessent de punir. Les ministres de la religion leur suscitent des délateurs qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les spectres, les visions, la terreur et la consternation multiplient ces prodiges de folie et d'horreur. Les prisons se remplissent, les gibets restent toujours dressés. Tous les citoyens sont plongés dans une morne épouvante. Les plus sages s'éloignent en gémissant d'une terre maudite, ensanglantée; et ceux qui y restent ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendait à la subversion totale de cette déplorable colonie, lorsqu'au plus fort de l'orage les vagues tombent et s'apaisent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les esprits qu'il avait engourdis. A cette stupidité profonde succède un remords cuisant et douloureux. Un jeûne général, des prières publiques demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels sacrifices, d'avoir cru le fléchir par le sang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente et pure avant d'être souillée par le culte sacrilège et parricide des Européens.

La postérité ne saura jamais sans doute quelle fut l'origine, quel fut le remède de cette épidémie. Elle avait peut-être sa source dans la mélancolie que des enthousiastes persécutés avaient

apportée de leur pays; qui s'était nourrie avec le scorbut qu'ils avaient pris sur mer; qui s'était fortifiée par les vapeurs et les exhalaisons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités et les peines inséparables d'un changement de climat et de genre de vie. Cette contagion cessa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuisa; comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent par les transports du délire. Le calme vint après la fièvre ardente, et ce sombre accès d'enthousiasme ne reprit plus aux puritains de la Nouvelle-Angleterre.

En renonçant à l'esprit de persécution qui a marqué de sang toutes les sectes, les habitans de cette colonie conservèrent encore de trop fortes teintes du fanatisme et de la férocité qui avaient signalé les tristes jours de sa naissance.

La petite-vérole, qui est moins ordinaire mais plus meurtrière en Amérique qu'en Europe, causait en 1721 des ravages inexprimables à Massachusetts. Cette calamité fait penser à l'inoculation. Pour prouver l'efficacité de cet heureux préservatif, un médecin habile et courageux inocule sa femme, ses enfans, ses domestiques; il s'inocule lui-même. On l'insulte; on le regarde comme un monstre vomé par l'enfer; on le menace de l'assassiner. Ces fureurs n'ayant pas empêché un jeune homme très-intéressant de recourir à cette pratique salutaire, un scélérat superstitieux monte à

sa fenêtre durant la nuit, et jette dans la chambre une grenade remplie de matières combustibles.

Les citoyens les plus raisonnables ne sont pas révoltés de tant d'atrocités; et leur indignation se porte sur les esprits hardis, qui aiment mieux recourir au savoir des hommes que de s'en rapporter aux vues de la Providence. Le peuple est affermi par ces discours insensés dans la résolution de ne pas souffrir une nouveauté qui doit attirer sur l'état entier les infaillibles et terribles effets du courroux céleste. Le magistrat qui craint une sédition ordonne aux médecins de s'assembler. Par conviction, par faiblesse ou par politique, ils déclarent l'inoculation dangereuse. Un bill la défend; et ce bill est reçu avec un applaudissement dont il n'y avait point d'exemple.

Vous sentez vos cheveux s'agiter sur votre front, vous frémissez d'horreur, et vous avez oublié les obstacles que cette pratique salutaire a trouvés parmi vous; et vous ne pensez pas que vous auriez commis les mêmes atrocités il y a deux cents ans. Avouez donc enfin les services importans que vous a rendus le progrès des lumières. Ayez pour leurs promoteurs le respect et la reconnaissance que vous devez à des hommes utiles qui vous ont garantis de tant de crimes que vous eussiez commis par ignorance et par superstition.

Peu d'années après s'ouvre une nouvelle scène encore plus atroce. Depuis long-temps on accordait dans ces provinces une odieuse prime à ceux

des colons qui donnaient la mort à quelque Indien. Cette récompense fut portée en 1724 à 2,250 liv. John Lovewel, encouragé par un prix si considérable, forme une compagnie d'hommes féroces comme lui pour aller à la chasse des sauvages. Un jour il en découvrit dix paisiblement endormis autour d'un grand feu. Il les massacra, porta leur chevelure à Boston, et reçut la récompense promise. Anglo-Américains, osez à présent adresser quelques reproches aux Espagnols? Qu'ont-ils fait, qu'auraient-ils pu faire de plus inhumain?... Et vous étiez des hommes! et vous étiez des hommes civilisés! et vous étiez des chrétiens! Non. Vous étiez des monstres à exterminer; vous étiez des monstres contre lesquels une ligue formée eût été moins criminelle que celle que Lovewel forma contre les sauvages. Si le lecteur me demande la date de cette scélératesse, si elle est de la fondation de la colonie ou d'un temps moderne, j'espère qu'il me dispensera de lui répondre.

Des lois trop sévères subsistent toujours dans ces contrées. On jugera de ce rigorisme par le discours que tint il n'y a pas long-temps devant les magistrats une fille convaincue d'avoir produit pour la cinquième fois un fruit illégitime.

« J'ose espérer, dit-elle, que la cour me permettra de dire un mot en ma faveur.

« Je suis une fille pauvre, infortunée, qui, pourvant à peine gagner ma subsistance, n'ai pas le

ix.
Sévrités ou-
trées qui se
perpétuent
dans la Nou-
velle-Angle-
terre après
même l'ex-
tinction du
fanatisme.